

Mais révéler publiquement le passé du duc de Balboa et le livrer à la loi, n'était-ce pas rendre impossible le mariage d'Horace et d'Ana et blesser mortellement le peintre au cœur ? L'alternative était affreuse. Les lettres du duc établissaient à l'évidence qu'il avait bénéficié des malversations de Pablo et elles autorisaient tous les soupçons. Sir Richard était maintenant convaincu que sa pauvre femme avait été victime de machinations de ces deux criminels, jouissant en paix du silence qui couvrait leurs actes. Sans doute ils ne pouvaient l'un et l'autre échapper au châtement, quelque tardif qu'il fût. Mais était-il permis d'imprimer au front de la fille la flétrissure qui ne devait stigmatiser que le père ?

Traîner Pablo Garcia devant les tribunaux, c'était — à moins de transiger avec la morale, c'est le quaker n'était pas homme à avoir cette faiblesse et cette lâcheté — c'était, il ne se dissimulait pas, fatalement livrer le duc aux mêmes juges et, par une conséquence inévitable, marquer du même signe de la réprobation le coupable indigne de toute clémence, et l'enfant pure de toute faute. L'opprobre est comme le charbon qui noircit ce qu'il ne brûle pas. La réputation d'Ana de Balboa, jetée dans un même creuset avec celle de son père, n'en sortirait pas intacte et le procès criminel ne pouvait avoir d'autre effet que d'écraser Horace et sa fiancée sous le poids d'un malheur immérité. Le quaker se demandait s'il avait le droit, pour assouvir sa vengeance, de sacrifier à sa haine contre l'homme exécrable qui lui était le plus odieux du monde, le bonheur de l'homme loyal et innocent qui lui était le plus cher.

Toutes ces pensées se groupaient dans son cerveau et l'opprimaient, et son âme, jusque-là inflexible sur tout ce que dicte le devoir, s'effaçait à mesure qu'il interrogeait sa conscience. Il y avait plus d'une heure qu'il était en proie à cette perplexité, lorsqu'il entendit un léger coup frappé à la porte de la chambre.

Un moment il hésita à ouvrir, mais le visiteur insista. Sir Richard se leva enfin avec un geste d'ennui et, d'un pas lent, il alla ouvrir.

— Je vous avais bien dit, Thomson, fit-il sévèrement en livrant passage à son majordome, que je ne voulais, dans aucune circonstance, être importuné ici.

Le majordome s'inclina d'une raideur britannique.

— Quelqu'un prétend avoir à vous communiquer une affaire de la plus grave importance qui concerne la naissance de M. Horace et de Miss Virginie.

Sir Richard réfléchit un instant.

— C'est un étranger, continua le majordome : il n'a pas donné son nom, il est vêtu simplement, mais il a l'air d'un brave homme.

Le quaker garda le silence.

— Faites entrer, dit-il enfin.

Et, se reculant au fond de la pièce, il attendit debout.

VIII.—DON SANTOS ALFARO

Deux minutes après, le majordome introduisit un vieillard, dont le costume noir, les gants de coton, les bottines lacées, la cravate de satin, tout l'ensemble de la mise, trahissaient l'ouvrier endimanché. Ses cheveux blancs ramenés sur les tempes, sa barbe rasée de frais, son chapeau de soie bien lisse qu'il tenait avec gaucherie à la main indiquait que, pour se présenter dans la demeure opulente du quaker, il avait apporté un soin particulier à sa toilette. Sir Richard fixa sur lui un regard pénétrant, analysant à la fois l'attitude et le visage du visiteur qui ne cachait pas son embarras.

— Je suis sir Richard Stone, que désirez-vous monsieur ?

— Vous, sir Richard Stone, vous ! Ah ! mon Dieu ! Quel bonheur ! Pardonnez-moi, señor, mais mes jambes fléchissent. Cette rencontre inespérée me bouleverse.

Il s'appuya à la table pour ne pas s'affaïsser.

Sir Richard s'avança et lui tendit la main pour lui venir en aide. Il remercia d'un sourire affectueux.

— Ce n'est rien... rien... que l'excès de la joie... Ah ! le monde est si mauvais que lors-

qu'on se trouve devant un honnête homme, on éprouve je ne sais quoi qui fait tressaillir le cœur.

L'inconnu tira lentement de sa poche un grand foulard de soie couleur de tabac et s'épongea le front à plusieurs reprises. Puis, se rapprochant brusquement du quaker il tomba à genoux.

— Ah ! comment vous remercier !

En dépit de son flegme, le quaker eut un geste d'impatience.

— Me remercier, monsieur, dit-il. Qu'ai-je donc fait pour vous ?

— Ah ! c'est juste, mylord, vous ne savez point.

Je parle sans rien dire. Mais excusez-moi, on ne se possède pas dans ces circonstances. Je m'appelle le Sanctos Alfaro, et je suis originaire du village de la frontière franco-espagnole. En réalité, je suis de nationalité française, mais toute ma vie s'est pour ainsi dire passée sur un territoire de l'Espagne, où j'ai exercé pendant cinquante ans la profession de colporteur.

L'inconnu prononçait ces paroles avec une aisance naturelle. Fréquemment il s'interrompait pour donner cours à un sanglot et pour essuyer ses larmes ou la sueur qui ruisselaient sur son visage.

— Asseyez-vous, dit Sir Richard avec bienveillance ; reprenez votre calme. Vous m'expliquerez ensuite l'objet de votre visite.

— Merci, merci, mylord ; je sais bien que je ne m'étais pas trompé en vous croyant meilleur que la plupart des hommes. Oui vous avez raison, j'ai besoin de me calmer. Ces coups-là sont toujours violents à mon âge. Ah ! c'est que vous avez fait ce qu'on ne fait plus maintenant. Du temps de saint Vincent de Paul et de saint Jean de Dieu, je ne dis point, mais aujourd'hui... qui donc s'occupe encore de recueillir les pauvres enfants abandonnés sur le grand chemin ?

Sir Richard pâlit. La dernière phrase de l'inconnu avait éveillé tout à coup dans ses souvenirs la scène qui s'était passée seize ans et demi auparavant près de la Bidassoa. Quel était cet étranger qui faisait allusion à cet événement ? Pourquoi s'était-il annoncé comme un messager de nouvelles importantes relatives à ces faits jusqu'alors demeurés mystérieux pour tout le monde ?

Le quaker prit de nouveau le visiteur par la main et l'obligea à s'asseoir.

— Tranquillisez-vous, brave homme !

L'inconnu avait porté religieusement la main de son hôte à ses lèvres et y avait déposé un long baiser.

Sir Richard remarqua que cette étreinte, malgré son effusion, ressemblait plutôt au serrement d'un étou qu'à une démonstration cordiale. Il essaya de se dégager et n'y parvint que lorsque l'inconnu lui eut rendu la liberté, comme sans y prendre garde.

— Il y a seize ans et demi, dit l'étranger en exhalant un profond soupir, j'allais, comme Simon de Nantua, de place en place, un ballot sur le dos, gagnant péniblement, mais convenablement ma vie, et poussant devant moi mes deux mules, encore plus chargées que moi, car elles avaient, outre leur bât, à porter chacune un de mes enfants. Je me rendais à la foire de Mauléon dans les Basses-Pyrénées, en France ; et j'avais le projet, une fois ma vente achevée et mes marchandises réalisées en espèces, de mettre ma petite Agueda en pension et de conduire mon petit Richard, il s'appelait Richard, comme vous, mylord, chez un médecin en renom, car la santé de cet enfant m'inquiétait. Hélas, l'homme propose et Dieu dispose ! Je bâtissais mes châteaux en Espagne, c'est le cas de le dire et je roulais dans mon esprit toutes sortes de beaux projets sur l'éducation que je voulais donner à mon fils et à ma fille, quand tout à coup une voix rauque et menaçante me cloua sur place.

— Halte là ! Un pas de plus et vous êtes mort.

« Je n'étais pas revenu de la surprise causée par cette injonction que je me vis entouré par trois bandits armés jusqu'aux dents.

L'inconnu s'arrêta une minute pour interroger rapidement la physionomie du quaker, et, voyant que celui-ci restait impassible :

« Ils avaient la figure couverte de suie et leurs gestes annonçaient clairement le sort auquel je devais m'attendre.

« J'eus pourtant la force de dire :

« — Prenez tout ce qui m'appartient, mais ayez pitié de mes enfants.

« Un des brigands eut un ricanement sinistre.

« — Tes enfants font partie du butin, dit-il, et certes, ils valent mieux que toute cette pacotille. « Je voulus résister. Ils se jetèrent sur moi, me terrassèrent, et deux d'entre eux me tinrent enchaîné, pendant que le troisième s'éloignait avec mes mules et les deux pauvres petits qui me tendaient les bras en poussant des cris de détresse.

« — Mes enfants ! mes enfants ! m'écriai-je en me débattant vainement.

« — Tais-toi ! rugit un des voleurs en appuyant sur ma poitrine le canon de son escopette. Si tu veux ravoïr tes morveux dont nous n'avons que faire, en somme, tu apporteras ici demain, à la même heure, mille duros, et si tu y manques, tu pourras dire adieu à ta progéniture.

« Je fis un effort surhumain et parvins à m'échapper. Je m'élançai à la poursuite du ravisseur. Tout à coup, je reçus sur la tête un coup de crosse de carabine et je m'abattis comme une masse.

« Je demeurai privé de connaissance pendant plusieurs heures. Quand je repris mes sens, j'étais enveloppé de ténèbres et j'avais les mains glacées. Il me sembla que j'allais mourir, et je recommandai mon âme à Dieu, confiant mes pauvres enfants à sa sainte garde. »

L'inconnu éclata en sanglots.

— Hélas ! hélas ! mes enfants ! mon unique bonheur au monde ! Les misérables m'avaient tout pris. Ah ! excusez-moi, mylord, les blessures du cœur ne se cicatrisent jamais !

Sir Richard avait pitié du narrateur dont le chagrin était vraiment navrant.

— Par bonheur, continua l'inconnu, après plusieurs minutes d'interruption, un voiturier, qui faisait régulièrement ce trajet et qui m'avait rencontré quelquefois, passa sur la route. Il me transporta chez moi, mais dans quel état ! J'étais à peine reconnaissable. Je passai quinze jours entre la vie et la mort. Dès que je pus me lever, ma première pensée fut pour mes enfants. Je vendis tout ce que je possédais et je réunis les mille duros fixés pour la rançon. Quatre semaines s'étaient écoulées depuis l'agression, lorsque je revins à l'endroit où elle avait eu lieu. Je ne découvris plus aucune trace des bandits, et après avoir erré plusieurs jours aux alentours, questionnant inutilement tout le monde, je fus obligé de rentrer chez moi avec la douloureuse conviction que mes enfants étaient à jamais perdus pour moi.

Il s'arrêta de nouveau et constata que le quaker prenait enfin intérêt à son récit.

« Je fis toutes les recherches possibles et imaginables, je mis en jeu la police, les autorités ; je n'aboutis à rien, absolument à rien. Seize années et demie de cruelles angoisses se succédèrent ainsi. Pas un instant le souvenir de mes enfants ne s'effaça de mon esprit, pas une minute je ne cessai de voir leurs traits qui s'étaient gravés dans mon cœur. Je repris mon travail, marchant devant moi, l'âme brisée par le désespoir, mylord, et implorant chaque jour la Providence de mettre un terme à cette horrible souffrance. J'amasai ainsi, en quelque sorte malgré moi, une petite fortune que j'économisai avec avarice, me disant que mes enfants la trouveraient un jour, car je ne pouvais me faire à l'idée de leur mort.

« Pardonnez-moi, mylord, tous ces détails rétrospectifs ; ils étaient nécessaires pour vous faire comprendre mon trouble en vous voyant lorsque vous avez bien voulu donner l'ordre de m'introduire ici. J'arrive au véritable objet de ma visite. La Providence a eu pitié de moi après m'avoir soumis à seize ans et demi d'épreuves. Il y a un an, je reçus la lettre que voici, mylord. »

L'inconnu tira de la poche de sa redingote un portefeuille qu'il ouvrit pour y prendre un papier qu'il déplaça, puis, d'une voix coupée par une espèce de hoquet, il lut lentement :

« Señor don Santos Alfaro. Un criminel, condamné aux travaux forcés à perpétuité et enfermé dans le pénitencier de Ceuta, vient de rendre son âme à Dieu. Avant de mourir, il a pu se confesser à moi et m'a supplié de vous écrire ce qui suit :